

PIERRE MOCAËR
*Ancien Elève
de l'Ecole des Hautes Etudes commerciales*



Questions Régionalistes

L'Enseignement bilingue au Pays de Galles

AVEC PRÉFACE DE

J. LOTH.

Ancien Doyen de la Faculté des Lettres de Rennes,
Professeur de Celtique au Collège de France.

*Dédié aux amis de la
Langue Bretonne.*

PRIX : 0 FR. 50



Imprimerie LE BAYON-ROGER, 67, Rue du Morbihan, Lorient

1915

**L'ENSEIGNEMENT BILINGUE
AU PAYS DE GALLES**

87159

PIERRE MOCAËR

Ancien Elève

de l'Ecole des Hautes Etudes commerciales



Questions Régionalistes

L'Enseignement bilingue au Pays de Galles

AVEC PRÉFACE DE

J. LOTH,

Ancien Doyen de la Faculté des Lettres de Rennes,
Professeur de Celtique au Collège de France.

*Dédié aux amis de la
Langue Bretonne.*

PRIX : 0 FR. 50



Imprimerie LE BAYON-ROGER, 67, Rue du Morbihan, Lorient

1915



Église catholique
en Finistère

Document numérisé en 2019



PRÉFACE

Le travail de M. Mocaër sera lu avec intérêt et aussi avec fruit par tous les Bretons qui ont à cœur la conservation de leur langue, c'est-à-dire par tous ceux qui comprennent les périls qui la menacent et se rendent compte du rôle éminent qu'elle peut et doit jouer pour le développement intellectuel et moral de la Bretagne. Il y a, assurément, un intérêt archéologique et linguistique à sauver le seul reste sur le continent européen d'une famille de langues qui a été parlée dans une bonne partie de l'Europe et était l'organe de la race qui fait le fond de la nation française. Mais s'il n'y avait là qu'une simple question de dilettantisme et de pieux respect pour les legs du passé, s'il était surtout prouvé que le breton est un obstacle aux progrès matériels et moraux de la Bretagne, on s'inclinerait devant la fatalité et les exigences de la civilisation moderne. Or, ici le culte du passé s'accorde avec les besoins du présent. Il n'est pas douteux que le breton ne puisse devenir un précieux instrument de culture intellectuelle. Pour quiconque vit en pays bretonnant, il est clair que l'enseignement unique et exclusif du français ne donne que des résultats médiocres. Nos paysans, même ceux qui le parlent couramment, n'en ont jamais eu qu'une demi-connaissance; ils ne le possèdent pas à fond et sont, à ce

point de vue, dans un grand état d'infériorité vis-à-vis de leurs compatriotes des pays *gallos*. La plupart du temps même les termes précis concernant les choses de la campagne, herbes, plantes, animaux, observations journalières, leur manquent tandis qu'ils abondent en breton. Un enseignement bilingue favoriserait la connaissance approfondie du français, maintiendrait la langue du pays, et pourrait amener la création ou le développement d'une littérature nationale. On a dit qu'un peuple qui change de langue change d'âme. Ce n'est vrai qu'en partie. Dans une bonne partie de la Bretagne, le français a remplacé le breton, sans qu'on puisse sans injustice proclamer l'infériorité de nos compatriotes *gallos* ; on ne parle plus breton dans le pays de Châteaubriant et de Lamennais. On le soutient couramment pour les zones du pays de Galles et de l'Écosse qui ont perdu le celtique. Je ne sais jusqu'à quel point cette opinion est fondée. Il ne faut pas oublier qu'en Bretagne la transition n'a jamais été brusque. Les deux langues ont été parlées concurremment dans les mêmes centres fort longtemps avant que l'une n'étouffât l'autre, et les deux cultures se sont, mutuellement et profondément, pénétrées. Il en a une indice frappant, c'est que la Bretagne française est presque aussi riche en traditions populaires que la bretonnante.

Si tout le monde est d'accord sur la nécessité de la conservation du breton, on peut différer d'avis sur les moyens d'y parvenir. Le péril est évident. Il ne faut pas se laisser hypnotiser par la fixité apparente de la limite géographique des

deux langues. Le breton n'a cessé de perdre du terrain depuis le XI^e siècle. De plus, en zone bretonnante, les villes et beaucoup de chefs-lieux de canton sont en réalité des centres français qui s'élargissent de jour en jour. Sur la périphérie il y a des zones entières très menacées. Si on n'y porte pas remède, le breton d'ici peu d'années perdra entièrement la presqu'île de Rhuys et celle de Quiberon, ainsi que les îles du Morbihan.

Le seul remède, il ne faut pas se le dissimuler, c'est l'enseignement du breton. J'avais songé, il y a quelques années, à organiser dans toute la Bretagne une sorte d'enseignement privé. Dans toutes les communes, les prêtres auraient appris à lire le catéchisme en breton aux enfants des écoles sachant lire le français : c'eût été un véritable jeu, et un résultat des plus importants. Mes tentatives n'ont pas réussi. Et cependant, c'est par des mesures analogues que le gallois a été conservé. Pendant de longues années, le gallois a été pros crit, mais, dans toutes les chapelles et églises du pays de Galles, on enseignait à lire la Bible en gallois ; on apprenait à l'écrire. L'enseignement privé paraissant difficile, sinon impossible, à établir en Bretagne, malgré des initiatives locales heureuses, il nous faudrait arriver à l'enseignement du breton par l'Etat. Il est aujourd'hui impossible que l'Etat français se montre moins libéral et moins clairvoyant que le gouvernement anglais qui favorise l'enseignement du gallois et de l'irlandais à tous les degrés. Le patriotisme des Bretons est connu : ils en ont donné journellement, pendant la Grande Guerre, les preuves les plus éclatantes. On peut

dire que défendre le breton, c'est combattre encore pour les intérêts même de la France. Mais il faut se presser. L'exemple de l'Irlande est instructif. L'enseignement de l'irlandais est obligatoire depuis trois ans dans les écoles primaires concurremment avec celui de l'anglais, et, néanmoins, les meilleurs amis de la langue nationale ont les craintes les plus graves et les mieux fondées pour son existence même : c'est que cette mesure arrive vingt ans trop tard. Dans beaucoup de districts où le gaélique est encore en usage, les parents ont pris l'habitude, par intérêt souvent, de parler anglais à leurs enfants, de sorte que beaucoup l'apprennent à l'école comme ils apprendraient une langue étrangère.

Reste une question fort grave qui se lie à celle de l'enseignement : la langue bretonne offre-t-elle assez de ressources pour devenir un instrument de véritable culture intellectuelle ? Le breton, assurément, est très loin de posséder une littérature aussi riche que l'irlandais et le gallois. Une conséquence véritablement paradoxale des victoires et conquêtes des Bretons en Armorique, a été l'affaiblissement et la décadence de leur langue.

Dès le X^e siècle, la langue et la civilisation française pénètrent chez les chefs Bretons, d'abord chez ceux qui sont établis dans la zone de langue romane, puis rapidement dans les familles aristocratiques de la zone mixte et, enfin, gagnent la zone purement bretonnante. Aussi, au XV^e siècle, à l'époque où nous pouvons étudier le breton dans des textes suivis, le breton, langue du peuple, nous apparaît-il comme très atteint. Son vocabulaire s'est considérablement

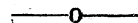
appauvri et francisé avec excès ; ses moyens d'expression, de dérivation et de composition sont notablement diminués. De nos jours, trop souvent, et c'est un point capital, sur lequel on ne saurait trop insister, les écrivains bretons, n'ont pas suffisamment le sentiment de la construction bretonne, et subissent l'influence de la grammaire française. Ici, il y a un remède facile : c'est de se pénétrer de l'usage vraiment populaire et aussi d'étudier les textes du moyen-breton. En ce qui concerne le vocabulaire, il y a plusieurs moyens acceptables de l'enrichir. Tout d'abord, il faut recueillir les termes encore en usage dans les différents dialectes bretons. On a commencé à le faire avec grand profit. Les dictionnaires ont généralement laissé de côté, ainsi que les grammairres, toute une mine d'*idiotismes* précieuse, sur laquelle mon ami Fr. Vallée a appelé l'attention et qu'il a exploitée avec fruit : ce sont les constructions du verbe avec les prépositions. Le breton rend ainsi facilement des idées et des nuances d'idées pour lesquelles nos dictionnaires se voient réduits à faire appel au français. Il est également légitime de remettre en circulation les mots passés d'usage qui existaient en moyen-breton et même en vieux-breton, pourvu naturellement qu'on les présente avec la forme qu'ils doivent avoir régulièrement en breton moderne. Il faudrait aussi redonner la vie à certains préfixes et suffixes qui n'existent plus que figés dans certaines expressions. Les néologismes sont acceptables quand ils sont créés conformément au génie de la langue. Il y faut de la mesure et de la prudence. On ne frappe pas un mot comme

une monnaie, et il ne suffit pas qu'il sorte de l'officine d'un petit cénacle même d'auteurs compétents pour avoir partout droit de cité. Il faut viser à la plus grande pureté possible dans les livres destinés à l'enseignement ou à être commentés. Le catéchisme, les Écritures, devraient être absolument révisés : le catéchisme breton est une honte pour la langue bretonne. Dans les publications courantes actuelles destinées au peuple, il ne faut pas s'exposer à n'être pas compris.

Espérons de meilleurs jours pour notre langue, et suivons, dans la mesure du possible, l'exemple que M. Mocaër nous propose : celui des Bretons d'Outre-Mer.

J. LOTH.

Un exemple à suivre en Bretagne



Nul pays ne présente, pour les Bretons, le même intérêt que le Pays de Galles, où vit une population de même origine et de langue très semblable. Il est donc facile de comprendre pourquoi, depuis un certain nombre d'années, les Bretons et les Gallois se sont de plus en plus visités et rapprochés sur le terrain intellectuel. Bien que les deux peuples n'oublient jamais qu'ils sont à l'heure actuelle rattachés à deux grands Etats différents et restent conscients des limites que cette situation leur impose, les cœurs des deux côtés de la Manche ont souvent vibré à l'unisson et Bretons et Gallois se rappellent avec émotion du passé glorieux qui leur fut commun. La France et l'Angleterre, les deux grandes démocraties de l'Ouest et qui représentent à elles deux le plus clair de la Civilisation Occidentale, ne peuvent qu'applaudir à cette Renaissance de l'Esprit Celtique, qui en est l'essence, et tirer profit des manifestations d'amitié entre les Celtes des deux pays.

Il y a malheureusement une grande différence entre le Pays de Galles et la Bretagne. Alors que le gouvernement de Londres s'ingénie à développer chacun des pays qui constituent la Grande-Bretagne suivant son idéal particulier pour les

grouper tous en un faisceau puissant, celui de Paris en est encore resté à l'idée de centralisation poussée à l'excès. Alors que le gallois est encouragé dans les écoles de Galles, le breton est officiellement ignoré en Bretagne, que dis-je ? il est méprisé et proscrit des écoles ! C'est là une souveraine injustice envers les Bretons, dont on ne saurait pourtant suspecter le loyalisme et le patriotisme, puisque personne n'a fait plus qu'eux pour la gloire de la grande Patrie et qu'ils croyaient avoir acheté du plus pur de leur sang, sinon la reconnaissance, du moins la confiance de tous.

Qu'on ne s'y trompe pas ; le peuple, en Bretagne, de plus en plus conscient de ses droits historiques, comprend de moins en moins cette rage de nivellement et de destruction des traditions et des sentiments les plus respectables. De plus en plus, et sans naturellement la moindre hostilité envers la langue française, dont la connaissance lui est indispensable, il se rend compte de l'importance de sa vieille langue, absolument nécessaire au plein développement de ce que Napoléon III, et après lui M. Poincaré, appelait la nation bretonne. Et quand on lui dit : « Puisque vous êtes Français, abandonnez votre misérable patois », il répond : « Tout le monde ne peut pas et ne doit pas être Français de la même manière ; ce patois dont vous parlez, c'est la langue des générations qui nous ont précédé et nous l'avons dans le sang et dans l'âme ; du reste, nous n'avons à rougir ni de nos pères, ni de leur langue. »

C'est ce que l'on comprend de plus en plus chez nous, dans toutes les classes, dans tous les partis et dans tous les coins du pays bretonnant ; les

milieux officiels étudiaient eux-mêmes la question avec sympathie avant la sauvage agression des barbares d'outre-Rhin et l'introduction de l'*enseignement bilingue en Bretagne* ne saurait guère tarder maintenant, après cette guerre où la France, ayant été sauvée par le splendide réveil de ses Traditions, aura appris à les respecter et à les protéger toutes. J'ai donc cru bon de rassembler ici quelques notes prises au cours d'un voyage d'études de plusieurs mois, accompli en Galles au commencement de 1914, pour attirer l'attention de la Bretagne sur le magnifique exemple d'un vaillant petit peuple. « *Y Ddraig goch a ddyry gychwyn* ». C'est le Dragon Rouge des Galles qui nous montrera la voie !



L'Enseignement bilingue au Pays de Galles

L'espace et le temps à ma disposition ne me permettent de traiter mon sujet que dans ses grandes lignes. D'une façon générale, j'éviterai donc les considérations d'à-côté, si intéressantes qu'elles puissent être et je négligerai l'étude de la riche littérature galloise et de son influence considérable sur le maintien de la langue, dont elle est l'expression, l'ornement et le soutien. Il ne s'agit ici pour le moment que d'envisager la place que la langue galloise a su se conquérir dans les écoles de Galles et les résultats féconds de cette innovation. Néanmoins, et malgré toutes ces précautions, je craindrais d'abuser des instants précieux de mes lecteurs si je n'estimais capitale au point de vue particulier breton la connaissance *exacte* de ce qui se fait chez nos frères de race d'outre-Manche pour la défense et la culture de la langue nationale dans les écoles nationales. Je leur demanderai donc, au cours de cet exposé où je n'ai ni la prétention, ni même simplement le désir, d'indiquer toutes les raisons qui militent en faveur de la thèse régionaliste, de ne pas per-

dre de vue que ce qui est vrai pour la langue galloise n'a pas moins de valeur et de force en ce qui concerne la langue bretonne, à la défense et à l'illustration de laquelle nous sommes tous si fermement dévoués.

La situation générale du *cymraeg* est en peu de mots la suivante : la langue possède une littérature riche et très florissante à l'heure actuelle ; d'un autre côté, jamais, même aux époques les plus sombres de son histoire, le gallois n'a cessé d'être cultivé, ce qui a assuré de bonne heure la formation et, ensuite, le maintien d'une langue littéraire unique pour le pays tout entier ; enfin, le peuple gallois, intensément patriote, se rend parfaitement compte de l'importance de sa langue pour la sauvegarde de sa nationalité, ce qui fait que le *cymraeg* n'est pas confiné aux classes pauvres et peu instruites et qu'il est capable de traiter les sujets les plus ardues et du caractère le plus moderne.

Le domaine du gallois comprend aujourd'hui la majeure partie du Pays de Galles et, sur certains points, en dépasse même les limites. Il est vrai que la région dans laquelle il règne sans conteste est celle où la population est la moins dense, mais il est agréable de noter que le nombre des galloisants n'a jamais été aussi élevé, puisqu'on en compte approximativement un million, soit environ la moitié de la population totale. L'élément monoglotte anglais est surtout puissant dans les régions surpeuplées du Sud industriel et minier du pays, ce qui s'explique par les influences extérieures et

la présence d'une population considérable d'origine anglaise, mais, même dans ces territoires à demi-anglais, le *cymraeg* a conservé et acquis des sympathies précieuses. C'est pourquoi il est maintenant, sur la demande de la population, non seulement de langue galloise, mais aussi sur celle de langue ou d'origine anglaise, enseigné dans la très grande majorité des écoles de la principauté proprement dite et dans celles du comté de Monmouth, qui, comme on le sait, y est historiquement et racialement rattaché.

Mon but n'est pas de faire l'historique, même succinct, de la langue galloise, car cela nous entraînerait trop loin ; néanmoins, il convient d'en esquisser rapidement les vicissitudes pour mieux comprendre comment elle est parvenue à franchir le seuil des écoles.

Si la conquête du Pays de Galles remonte à 1282, l'Acte d'Union avec l'Angleterre ne date que de 1536. Avant cette dernière date, la langue galloise était cultivée et tenue en honneur par toutes les classes de la société ; les nombreux barons normands qui, dès leur arrivée en Grande Bretagne s'y étaient taillés de véritables principautés, s'étaient eux-mêmes rapidement cymricisés et la langue nationale avait reconquis les territoires qui lui avaient été arrachés par les invasions venues de l'Est. Tout ceci avait plusieurs causes : d'abord, le fait qu'en Angleterre la langue des classes supérieures avait longtemps été le français, avait arrêté le développement de l'anglais, tombé au rang de patois populaire sans littérature, alors qu'au

contraire le gallois était une langue polie et littéraire ; la seconde cause était l'éloignement de Londres et l'existence d'institutions propres au Pays de Galles.

Après la promulgation de l'Acte d'Union, nous voyons malheureusement un changement s'opérer ; les rapports des classes dirigeantes avec l'Angleterre deviennent de plus en plus fréquents et le travail d'anglicisation se poursuit avec ténacité ; puis survient, et précisément à la même époque, le mouvement de la Réforme Protestante, issu lui aussi d'Angleterre et se présentant donc sous la forme d'une ingérence étrangère ; ensuite, c'est la découverte de l'imprimerie qui, naturellement, fait plus de progrès dans le royaume que dans la principauté, beaucoup plus petite et dont le cercle de lecteurs est inévitablement beaucoup plus restreint. Les livres auront donc tendance à être rédigés en langue anglaise et à en diffuser la connaissance au détriment du gallois, dont c'est maintenant le tour de devenir une langue à littérature pauvre.

S'ajoutant à toutes ces causes, notons aussi les efforts centralisateurs des rois d'Angleterre, qui, suivant des conceptions démodées aujourd'hui partout, si ce n'est en France, ne veulent qu'une langue unique parmi leurs sujets et tentent de proscrire le cymraeg dès l'Acte d'Union.

Beaucoup de Gallois égarés applaudissent, du reste, à cette proscription de leur langue nationale ; certains, même, ne s'en servent que pour enseigner plus rapidement l'anglais à

leurs compatriotes. C'est, en particulier, le cas de William Salesbury, le premier traducteur protestant des Ecritures et l'auteur d'un dictionnaire anglais-gallois, dans la préface duquel il approuve sans réserves la politique d'unification et de proscription du roi Henri VIII.

Le changement, en vérité, est rapide ; dans la préface de son dictionnaire, publié en 1547, Salesbury remarque que de nombreux Gallois savaient lire leur langue ; or, en 1567, déjà, l'évêque Davies se plaint de ce que le cymraeg soit négligé ; cette plainte est renouvelée en 1595 par Morris Kiffin ; en 1630, le Vicaire Pritchard, l'auteur du livre célèbre « *La Chantelle du Gallois* » déclare que moins d'un centième de la population sait lire sa propre langue et, en 1651, John Edwards écrit « qu'aucune nation ne nourrit une animosité aussi profonde pour son idiome que la nation galloise pour le sien ».

Il est aisé de voir d'après ces témoignages non suspects que la situation était grave ; heureusement, un livre, honoré entre tous, allait être mis entre les mains du peuple et allait devenir le soutien et le refuge de la langue. Ce livre fut la Bible, dont, sur l'ordre de la reine Elisabeth, une traduction galloise fut préparée ; la première qui parut, en 1588, fut celle de Morgan, révisée en 1620 par Parry.

Malheureusement, quoique ayant l'avantage d'être un modèle presque parfait du gallois littéraire, la Bible avait le gros inconvénient d'être d'un prix élevé. De plus, quand elle était mise à la disposition du menu peuple dans les

églises, c'était toujours en compagnie de la Bible anglaise, afin de permettre au lecteur gallois d'apprendre l'anglais par la comparaison des deux textes.

L'influence de cette dernière langue continua donc à se faire sentir ; les rares écoles de la Principauté n'en connaissaient pas d'autre et pendant la Guerre Civile entre les Royalistes et les Parlementaires, nous ne trouvons guère des deux côtés que des appels et des brochures de polémique en langue anglaise.

Au XVIII^e siècle, cet état de choses ne tend qu'à empirer et, d'après un auteur du temps, « ceux qui voulaient s'occuper de littérature galloise étaient découragés et se voyaient même en butte à l'opposition des fonctionnaires et de beaucoup de personnes influentes qui étaient d'avis que l'on n'aurait pas dû imprimer de livres en langue galloise, afin d'obliger le peuple à apprendre l'anglais. » Cette opinion, ajoute l'auteur en question, « a eu les conséquences les plus funestes pour le développement intellectuel et spirituel de la nation galloise depuis la Réforme ».

Il est certain que ce qui, à cette époque, a le plus contribué à la résistance du cymraeg a été l'isolement relatif de la principauté et l'humilité de la population, qui estimait que si son idiome n'était pas relevé, il ne lui en convenait pas moins, à elle qui ne l'était pas davantage. Il est toutefois bon de noter que certains patriotes, que l'on confondait sous le nom d'érudits ou d'originaux, se souvenaient encore de l'âge d'or de la littérature de leur

nation et des chefs d'œuvres des bardes du Moyen-Age.

Cette dégradation de la langue galloise eut, ce qui était inévitable, la répercussion la plus fâcheuse sur la vie sociale et morale des Gallois. La religion, entre les mains de la secte étrangère anglicane qui, d'une façon générale, travaillait à l'anglicisation du pays, était tombée au dernier degré de l'impuissance et de l'avilissement. Ce fut toutefois un ministre anglican, un homme de cœur, Griffiths Jones, recteur de Llanddowror, qui résolut de réagir. En 1730, il fonda la première de ce que l'on appela les *Ecoles Circulantes*. Le principe en était le suivant : un maître d'école était envoyé dans chaque paroisse pendant trois mois pour apprendre au peuple des deux sexes et de tout âge, à lire, et probablement à écrire, la langue galloise, naturellement pour lui permettre la lecture de la Bible et réveiller la vie religieuse engourdie. A sa mort en 1764, il existait 3.400 écoles fréquentées par 160.000 élèves ! Cet homme généreux et patriote laissa, par son testament, la somme, considérable pour l'époque, de 175.000 francs pour assurer la continuation de son œuvre. Celle-ci fut dirigée après sa mort par Madame Bevan jusqu'en 1777.

C'est à ce moment que se place un événement considérable dans l'histoire religieuse et intellectuelle du Pays de Galles, je veux dire la *réforme religieuse populaire*. Dégouté de l'anglicanisme, représenté en Galles par des ministres sans instruction, d'une moralité déplo-

nable, d'une négligence extrême dans l'accomplissement des devoirs de leur ministère et d'un esprit trop souvent opposé à ses revendications nationales, le peuple adopta avec enthousiasme les doctrines des Réformateurs non-conformistes du *Revival*. Le résultat de cette tourmente intellectuelle fut que les 9/10^e des Gallois renièrent l'anglicanisme pour n'y plus revenir et ce fut le signal de la formation de plusieurs sectes qui, dès le début, s'affirmèrent nettement nationales de sentiment et adoptèrent la langue galloise comme langue officielle.

Il s'agissait tout d'abord pour les réformateurs de répandre la lecture de la Bible et des livres religieux ; ils songèrent donc à imiter les écoles circulantes, mais en en développant la portée. On admet généralement la date de 1785 comme celle de la fondation de la première *Ecole du Dimanche*, sous les auspices de Charles de Bala. Le choix du Dimanche, après quelques hésitations, fut sanctionné par les chefs religieux et les écoles se répandirent avec rapidité ; du reste, cette prospérité ne s'est jamais démentie jusqu'à nos jours. Tout le monde, aujourd'hui comme à cette époque, y assiste et les classes comprennent des vieillards, des adultes, des femmes, des enfants de différents âges, tous réunis sans distinction d'âge ni de sexe. On ne demande à ceux qui viennent que d'appartenir à la *dénomination* (secte) particulière qui a fondé l'école en question. Des concerts et concours littéraires ont lieu de temps à autre pour distribuer des récompenses et sont, souvent, l'unique distraction des villages où ils

ont lieu. On a donc là un mélange de service religieux, de discussions théologiques et d'enseignement élémentaire, c'est-à-dire surtout de la lecture. Un membre anglais d'une commission d'enquête a rendu à l'institution des Ecoles du Dimanche cet hommage que « c'est le produit le plus caractéristique du mouvement intellectuel gallois et l'effort d'un peuple dépourvu de toute aide extérieure pour s'instruire lui-même, conformément à son idéal (1).

Le succès comme je viens de le dire en fut triomphal et les résultats ne se firent pas attendre ; les livres gallois devinrent de suite extrêmement nombreux et, aujourd'hui, l'église officielle anglicane elle-même s'est vue contrainte à fonder des Ecoles du Dimanche. Un point à noter dès maintenant, c'est que les parents gallois qui, il y a quelques trente ans étaient opposés à l'enseignement de leur langue dans les écoles, n'adoptaient cette attitude dans l'immense majorité des cas, que parce qu'ils estimaient que le gallois était suffisam-

(1) Il est intéressant de citer à ce sujet l'opinion de Mr. Lloyd George actuellement Ministre des Finances de Grande-Bretagne et, à ce moment, Ministre du Commerce :

« La meilleure préparation que j'ai jamais eue m'a été donnée à l'Ecole du Dimanche. C'est elle qui m'a surtout mis à même de remplir mon poste de Ministre du Commerce. La meilleure Université en Galles est l'Ecole du Dimanche et c'est, de beaucoup, la manière la plus efficace de donner l'instruction religieuse. » (Discours prononcé à Fulham en 1906).

ment bien enseigné au foyer familial et à l'Ecole du Dimanche. D'ailleurs, l'influence de la nouvelle organisation fut d'autant plus considérable que les écoles publiques étaient à cette époque à peu près non-existantes en Galles et que les quelques rares qui existaient étaient réservées aux enfants anglicans et par conséquent inutilisables pour les enfants non-conformistes qui étaient la grande majorité.

En 1846, le gouvernement britannique se décida à nommer une commission d'enquête chargée, entre autres choses, d'étudier l'état de l'instruction publique en Galles et « les moyens à la disposition du peuple pour apprendre l'anglais. » Sur les trois membres de la commission, un seul fit un effort pour comprendre le point de vue gallois ; les deux autres négligèrent complètement ce côté de la question et le rapport qui couronna leurs travaux est un véritable monument de présomption et de suffisance. Honteusement et injustement critiqué dans ses écoles, ses mœurs et sa nationalité, le Pays de Galles protesta avec énergie et surnomma l'enquête la *Trahison des Livres Bleus*, en faisant allusion à la couleur des volumes des rapports.

Ce rapport eut néanmoins pour résultat d'attirer l'attention publique sur l'état de l'enseignement et de créer un mouvement populaire d'opinion qui réclama du gouvernement un meilleur système d'instruction primaire, secondaire et supérieure. Ce fut là le point de départ de la campagne qui aboutit plus tard aux Actes sur l'Instruction Primaire de 1870 et de 1891, à

l'établissement d'un système rationnel d'Enseignement Secondaire, à la fondation des divers Collèges de l'Université de Galles et à la création d'un Département spécial de l'Instruction Publique pour le Pays de Galles en 1907.

Il est regrettable que nous n'ayons pas le loisir de nous arrêter sur ce fameux rapport et d'étudier, en particulier, les observations des deux enquêteurs qui n'ont pas su rendre justice aux Gallois ; nous y trouverions des considérations sur l'utilité du bi-linguisme qui pourraient être signées des noms de certains « intellectuels », qui déshonorent aujourd'hui la Bretagne. Nous y rencontrerions également quelques documents sur des méthodes que certains éducateurs arriérés chérissent encore chez nous ; évidemment, notre vieille connaissance la « *va-che* », alias « *Symbole* », ne saurait manquer à cette triste collection, sous la forme de « *note galloise* » (*Welsh Note*). L'un des enquêteurs, celui qui essaya de comprendre le point de vue gallois, déclare qu'au cours d'une visite dans le Nord de la Principauté, son attention fut attirée par un morceau de bois suspendu au cou d'un petit garçon. C'était là la « *Welsh Note* » que l'enfant devait porter par punition pour avoir parlé la langue de ses parents. Comme l'infortuné ne savait pas un mot d'anglais et qu'il lui était interdit de parler gallois, il se trouvait condamné au mutisme le plus absolu et le plus abrutissant. L'inspecteur qui raconte ce fait typique se plaint également de ce que l'un des résultats les plus certains de cette coutume odieuse et grotesque soit d'encourager l'esprit

de délation chez les enfants.

En 1880, une nouvelle commission fut chargée d'enquêter sur l'état de l'Instruction en Galles et, cette fois, la vitalité et l'influence de la langue galloise furent mieux appréciées. Le résultat immédiat de ses travaux fut la fondation des Collèges Universitaires et, d'une façon plus indirecte, l'organisation de l'Enseignement Secondaire en 1889.

Pendant tout ce temps, la question de l'utilisation de la langue nationale dans les écoles nationales continuait à occuper et à passionner les esprits et, en 1884, la puissante *Société des Cymrodorion* résolut, elle aussi, de faire une enquête. Pour débiter, elle adressa un questionnaire à trente personnes réputées pour leur grande compétence dans les questions d'enseignement. Une seule se montra opposée à l'introduction du gallois dans les écoles.

Le Comité adressa alors à tous les directeurs et directrices d'écoles en Galles la question suivante : « Croyez-vous à l'utilité de l'introduction de l'enseignement de la langue galloise dans votre école ? »

Remarquez que l'opinion officielle avait été jusqu'alors absolument contraire à cette idée et que nul n'avait jamais essayé d'en démontrer le bien-fondé. Notez aussi que de nombreux directeurs trouvaient que les écoles du dimanche suffisaient largement à l'enseignement du gallois et que beaucoup redoutaient un surcroît de travail ou tout au moins un saut dans l'inconnu. Néanmoins, sur 628 réponses, 339, c'est-à-dire la majorité, furent affirmatives, 32 furent neu-

tres et 259 seulement furent négatives, avec les restrictions que je viens d'indiquer plus haut et qui en atténuent singulièrement la force.

Chose extraordinaire, les comtés les plus anglicisés furent ceux qui se montrèrent le plus favorable à la réforme suggérée. C'est d'ailleurs là une attitude qui n'a jamais varié.

En lisant les réponses adressées au Comité des Cymrodorion, rien ne m'a plus frappé que leur extrême similitude avec celles que j'ai reçues moi-même en ma qualité de secrétaire de « *Brediah er Brehoneg* », ce qui prouve que chez nous aussi, heureusement, les idées saines sont en progrès.

On pense bien que cette nouvelle discussion attira l'attention de tous et à l'Eisteddfod d'Aberdare (1), en 1885, on résolut de former sous la direction de Dan Isaac Davies, une « *Société pour l'utilisation de la Langue Galloise dans l'enseignement* ». Rien n'aurait pu être plus heureux que le choix de ce titre significatif.

Davies, inspecteur d'écoles, avait passé plusieurs années de sa carrière en Angleterre. En rentrant dans son pays, en 1882, il s'attendait, disait-il, « à voir partout la langue galloise

(1) Les Eisteddfods, qui remontent très haut dans l'histoire, sont des congrès nationaux, tenus chaque année dans une ville différente du Pays de Galles et au cours desquels ont lieu des concours de poésie, de musique, etc. L'intérêt de plus en plus grand porté à la langue galloise a assuré le succès grandissant de ces véritables assemblées nationales.

perdre du terrain avec rapidité, mais, au contraire, ajoutait-il, depuis mon retour je me suis rendu compte que la langue avait franchi le tournant dangereux et que nous étions passés de la période d'hostilité au gallois, non pas, je suis heureux de le dire, dans une période d'hostilité à l'anglais, mais bien dans une période de réaction bilingue ».

Davies se mit immédiatement et vigoureusement à l'ouvrage et adressa à un journal très répandu, la « *Western Mail* », six lettres remarquables sur le nouveau mouvement. Je traçais un passage de la dernière.

« Nous croyons que nous devons établir le bien-fondé de nos demandes sur des arguments d'ordre éducationnel et purement pratiques et nous ne craignons aucun essai loyal du système que nous préconisons : toutefois, notre cœur de Gallois ne peut s'empêcher de tressaillir à la pensée que l'essai loyal que nous demandons montrera que l'utilité pratique d'aujourd'hui et la gloire antique de notre race sont inséparablement liées. Certains littérateurs de nos compatriotes affectionnent les allusions touchantes à la mort de la langue galloise. Mais combien préférable à cette tendresse cruelle de ceux qui se délectent en assistant à l'agonie de ce qu'ils croient être une langue mourante est l'avis, si noble et si raisonnable à la fois, donné par Vaughan quand il nous dit : « Je prends les choses comme elles sont et je me fais fort d'affirmer que le seul espoir de notre pays aujourd'hui, sa seule chance d'éducation bien comprise, de légitime influence et d'utilité est qu'il

soit au moins bilingue. Nulle nation ne devrait volontairement abandonner son idiome distinctif ; elle doit, au contraire, y veiller avec tendresse. »

Davies lança peu après un appel vibrant aux instituteurs de Galles, intéressés au premier chef par la nouvelle campagne et leur demandait s'ils ne voulaient pas se joindre à un mouvement tendant à élever, non seulement les enfants, mais aussi leurs maîtres. Il leur rappelait que leur place était à la tête de ce mouvement et qu'ils ne devaient pas être conduits là où ils pouvaient conduire. Il terminait par ce passage :

« Nous faisons appel avec la même confiance aux instituteurs qui savent le gallois et à ceux qui ne le savent pas. Ces derniers savent, en effet, que l'idéal de la Cambrie nouvelle n'est pas : le Pays de Galles aux Gallois. Le but du parti gallois naissant n'est pas de demander aux candidats aux élections législatives ou locales : « Savez-vous le gallois ? », mais bien : « Vous engagez-vous à soutenir un système d'écoles qui donnera à nos descendants les moyens de l'apprendre ? » Nous ne désirons exclure de Galles ni les Anglais, ni les Ecossais, ni les Irlandais ; mais nous voulons, lorsqu'ils se seront fixés parmi nous, les absorber, eux et leurs qualités, dans notre vie nationale. »

Enfin, Davies écrivit pour le journal gallois « *Baner ac Amserau Cymru* » une série de huit lettres qui furent l'objet d'un tirage à part intitulé : « *Trois millions de Gallois bilingues en 1985.* »

Une de ces lettres traite le sujet de l'attraction exercée par le cymraeg sur les étrangers et rappelle que certains territoires ont été reconquis par lui sur l'anglais. Plus loin, le vaillant propagandiste, après avoir indiqué avec quelle rapidité et quelle bonne volonté se cymricisaient les descendants d'étrangers, cite la statistique significative suivante relative à une mine du Sud :

Nombre d'ouvriers employés en tout	500
— gallois et parlant le gallois	353
— non-gallois le parlant bien	80
— — — assez bien	40
— — — le comprenant	20
— — — l'ignorant	7

Citons quelques autres passages caractéristiques :

« Le vernis superficiel anglais donne aux yeux de l'étranger qui voyage rapidement un caractère anglais à certaines régions, mais le centre et le cœur du pays sont bien gallois. »

« Aucun système d'éducation en Galles ne sera complet s'il ne donne les moyens d'étudier la langue galloise aux enfants de ceux qui l'auront négligée. De cette manière, il sera possible de réaliser l'union des classes supérieures et des classes populaires et, ainsi, d'empêcher les premières de perdre leur influence sur la masse, ce qui est un des grands dangers de la démocratie. »

« Demandez aux enfants de certains districts

à demi-anglais des comtés du Sud quelle langue ils parlent le mieux. Ils vous répondront : l'anglais. On le leur a tellement seriné à l'école, qu'ainsi que leurs instituteurs, ils croient que le gallois est mort, mais repassez deux ans plus tard, quand ils auront 15 ans ; si vous leur posez alors la même question, ils vous répondront sans hésiter : le gallois ! »

Dans cette lettre, Davies se plaint également du sentiment de servilité qui pousse, dans certains cas, une majorité de Gallois à employer l'anglais pour se mettre à la portée des monogottes anglais à qui l'on aurait dû apprendre la langue de leur pays. En ce cas, c'est naturellement celui qui ne sait qu'une langue qui méprise celui qui en sait deux.

Une lettre postérieure cite l'exemple d'un riche propriétaire établi en Galles et qui se plaignait amèrement que ses parents aient dépensé des sommes considérables pour lui apprendre à bafouiller lamentablement quelques langues étrangères sans utilité pour lui, alors qu'il ignorait le gallois qui lui eût tant servi dans ses relations avec les gens du pays.

C'est également à cette époque de la campagne que le chef de la famille qui a transformé Cardiff d'une ville de 2.000 âmes à peine au début du siècle en un emporium mondial de 200.000 âmes, le marquis de Bute, déclare « que celui qui parle gallois et refuse d'apprendre à le lire et à l'écrire devrait avoir honte de lui-même. »

Un autre membre éminent de l'aristocratie

galloise, Lord Aberdare, disait également en public « que si, sans aucun doute, l'anglais se répandait de plus en plus, le gallois, lui aussi, progressait. » Il faisait aussi remarquer qu'une personne bilingue avait un avantage initial considérable sur les monoglottes, dont beaucoup sont persuadés qu'il n'existe qu'une langue et une seule au monde, c'est-à-dire l'anglais, et que les autres idiomes ne sont que d'informes jargons. En ce qui concernait plus particulièrement le gallois, il insistait sur ce fait que c'était une langue littéraire et qu'une langue littéraire est dure à tuer.

« Nous considérons, poursuivait-il, que ce n'est pas une simple question de sentiment pour les Gallois que de vouloir apprendre l'anglais sans oublier pour cela le gallois. En vérité, être traître à sa langue maternelle est à peu près équivalent à trahir sa patrie. Plus l'objet de notre affection est rapproché, plus cette affection est profonde et, de nos jours, nous ne pouvons nous résigner à perdre beaucoup de ce patriotisme local qui fait mieux comprendre l'autre et dans lequel le cosmopolitisme incolore trouve son plus puissant correctif. »

Nous avons vu que la *Société pour l'Utilisation de la Langue Galloise* avait été fondée dès 1885. Il va sans dire que cette fondation donna lieu à une ardente discussion dans les journaux qui, comme on le sait, sont très accueillants en Grande-Bretagne. Dans une lettre publiée par la « *Western Mail* », je relève l'intéressant passage suivant :

« Dire que la connaissance superficielle d'une langue étrangère, l'allemand, par exemple, comme celle que l'on peut acquérir dans une école élémentaire serait préférable pour des enfants gallois à une connaissance grammaticale et précise de leur propre langue serait absurde. On admettra probablement que la précision et l'observation sont deux des buts que l'on doit s'efforcer d'atteindre dans toute culture intellectuelle. Et, en ne le considérant que comme un instrument de culture, qui pourrait mieux contribuer chez les enfants gallois à la formation et au développement de ces habitudes que l'étude systématique des lois grammaticales de l'idiome remarquable dans lequel ils pensent et parlent ? »

En 1886, nous assistons à la nomination d'une nouvelle commission d'enquête. Cette fois, grâce à la présence de Henry Richard parmi ses membres, la question de l'enseignement bilingue fut étudiée et, une fois de plus, fut reconnue la nécessité de l'introduction du gallois dans l'enseignement.

L'année suivante, en 1887, malheureusement, Dan Isaac Davies mourut des suites d'un refroidissement, ce qui fut un grand coup pour la Société qu'il dirigeait avec tant de vigueur et de compétence. Son enterrement, qui eut lieu à Cardiff, se déroula au milieu de la tristesse populaire et fut suivi par une foule formant un cortège de deux kilomètres de longueur. Le peuple gallois rendait hommage au vaillant défenseur de sa langue nationale.

Cette même année, à Londres, un remarqua-

ble travail fut présenté à une réunion de la société galloise des *Cymrodorion* par Mr. W. Edwards, inspecteur d'écoles du Gouvernement. Je regrette vivement, faute de place, de ne pouvoir donner ici une traduction complète de ce lumineux exposé de la question. Il aurait pu fournir matière à réflexion, non seulement aux défenseurs de la langue bretonne, mais également à ses destructeurs, si tant est toutefois que ces derniers puissent coordonner deux idées quand ils croient avoir trouvé l'occasion d'injurier leur pays.

Remarquons simplement qu'Edwards insistait sur ce fait que *la question n'était ni politique, ni religieuse, mais purement une question d'enseignement*. Il avait remarqué qu'une des conséquences de l'exclusion du gallois était que certains enfants préféraient parler un mauvais anglais plutôt qu'un bon gallois. Le gallois, remarquait-il avec infiniment de bon sens, pour être tué rapidement, devrait être l'objet d'une persécution tellement rigoureuse qu'un Gouvernement civilisé ne saurait l'envisager un seul instant; sans cela, pourtant, la langue, à demi combattue, pouvait vivre encore 500 ans. Le résultat de ce système bâtard serait tout simplement de baillonner l'enfant, d'ignorer stupidement les habitudes et les influences familiales d'écraser toute sensibilité native, en un mot d'occasionner une perte immense d'énergie vitale, un abaissement de la culture nationale et une paralysie de l'intelligence de plusieurs générations de Gallois.

Le rapport de cette nouvelle commission

d'enquête fut publié en 1888 et, quoiqu'un seul des commissaires fut gallois et que tous les autres fussent anglais, se montra favorable aux revendications de la *Société pour l'Utilisation de la Langue Galloise*. La conséquence en fut que ses conclusions furent adoptées, en principe, par le Gouvernement, mais restèrent à l'état de lettre morte pendant encore quelques années.

Au congrès de la Société, en 1889, de vigoureux et substantiels discours furent prononcés. Certains présentant un intérêt très vif, non seulement pour les Gallois, mais aussi pour nous, j'en traduis quelques passages. Tout d'abord, c'est le proviseur Edwards qui parle :

« Il me semble, dit-il, que dans cette transition du gallois à l'anglais il y ait un danger réel pour la vie morale et intellectuelle du pays. Quoique l'on puisse dire du gallois, le fait est que c'est une langue littéraire amplement capable d'exprimer les vérités les plus abstraites de la religion et de la philosophie. C'est à la fois le symbole et l'instrument d'une civilisation. Regarder une telle langue comme un obstacle et non comme une aide des plus puissantes dans l'instruction du peuple qui s'en sert pour penser et prier, dont la vie intellectuelle et morale a été façonnée par les idées qu'elle a servi à transmettre, est *profondément ridicule et coupable*. Permettre au peuple gallois de perdre la connaissance du gallois littéraire, du gallois de la Bible galloise et le réduire à n'être plus que le patois mélangé de la rue, c'est abandonner, de propos délibéré, les influences créatrices du

Passé, c'est briser à tout jamais avec les nobles exemples de nos grands hommes, c'est rejeter l'héritage des siècles et s'obliger à recommencer à gravir l'échelle de la civilisation du point de départ intellectuel et moral des tribus sauvages. Que la langue anglaise vienne conquérir la Cambrie si elle le peut, mais que le progrès de l'Avenir soit le développement naturel du Passé. Ceci ne peut pas être si, bêtement et criminellement, nous remettons l'enseignement du gallois littéraire après celui de l'anglais littéraire.... On doit apprendre à nos enfants à lire le gallois, non seulement celui de la Bible, mais aussi celui de nos poètes et à ressentir dans les profondeurs de leur être l'influence créatrice du Passé qui doit toujours être présent et des morts qui ne meurent jamais. »

Le professeur Roberts, de Cardiff, déclara « que le grand et rapide succès de la campagne entreprise indiquait que la langue galloise était destinée à rendre un autre grand service dans le présent et dans l'avenir à la nation, après tous ceux qu'elle lui avait rendus dans le passé. Au cours des cinquante dernières années, disait-il, en dépit de ce qu'une grande partie des gens instruits voulait qu'on laissât la langue mourir d'abâtardissement au milieu de la négligence générale, les gens du peuple et ses chefs avaient adopté une autre attitude ; ils avaient *utilisé* la langue — non comme une barrière pour maintenir le peuple dans les ténèbres — mais comme le seul moyen dont on pût se servir pour l'instruire par la parole et par le livre. Grâce à un véritable déluge de conféren-

ces, de périodiques et de livres, le peuple de Galles avait atteint une culture telle que, nulle part en Angleterre, on ne trouvait une population plus intelligente et plus au courant des questions générales. Mais pendant que le peuple utilisait sa langue à son avantage décisif, le système officiel d'enseignement l'ignorait de parti-pris. »

*
*
*

Ce mouvement, que nous venons de voir si bien lancé, n'a pas produit de suite les résultats auxquels on s'attendait. Les causes de ce retard dans la réalisation de ces nobles espérances sont multiples. Tout d'abord, la mort de Davies réduisit l'activité de la *Société pour l'utilisation de la Langue Galloise*, qui semblait se contenter d'avoir convaincu le public intelligent et négligeait d'activer le passage de la théorie à la pratique ; puis, aux yeux de certains, le changement semblait considérable et les instituteurs, à qui l'on n'avait pas appris à enseigner la langue, redoutaient le saut dans l'inconnu et le surcroît de travail qu'ils supposaient devoir l'accompagner ; d'un autre côté, d'autres graves questions politiques et sociales occupaient l'opinion publique ; le système de l'enseignement tout entier lui-même était en pleine réforme ; enfin, les différentes écoles dépendaient des corps constitués locaux qui étaient à peu près indépendants pour régler cette délicate question.

Tout néanmoins finit par se tasser, des livres d'étude absolument remarquables furent

élaborés et des *écoles d'été* sous la direction d'hommes enthousiastes et compétents mirent, pendant les vacances de l'été, les maîtres au courant de leurs nouveaux devoirs. A ce point de vue, on ne saurait trop faire l'éloge de la *Welsh Language Society* (« Société de la Langue Galloise ») qui fonda, en 1903, une *Ecole d'Été* ambulante, changeant de siège tous les ans pour visiter tout le pays et dont un millier d'instituteurs ont jusqu'à ce jour suivi les cours.

L'heureuse conséquence de cette activité fut que l'on vit quelques écoles, peu nombreuses, il est vrai, au début, adopter les nouvelles idées; dans certaines autres, où le maître avait toujours été contraint par les circonstances à utiliser le gallois — quoique à titre non-officiel — dans ses explications, il s'en servit davantage et plus volontiers.

Ce fut de la région industrielle et la plus soumise aux influences anglaises que vint le bon exemple. C'est ainsi que l'important centre industriel de Merthyr ouvrit la liste des Conseils d'Enseignement acquis aux nouvelles idées; peu après, en 1897, le Conseil de l'Enseignement de la Vallée de la Rhondda — ayant sous son autorité 21.000 enfants, ce qui en fait le Conseil le plus important de tout le Pays de Galles — suivit cet exemple, puis ce fut le tour de Cardiff, la plus grande ville industrielle des Galles et où se trouve le Conseil second en importance du pays; dans certains cas, les autorités préférèrent demander l'avis des parents; dans le Sud, c'est-à-dire toujours dans la ré-

gion menacée, les votes ont toujours prouvé de la façon la plus nette que les Anglais établis dans le pays désiraient acquérir la nationalité galloise *par la langue* et que les Gallois anglicanisés désiraient la reconquérir *toujours par la langue*.

Un exemple, pris au hasard, est des plus significatifs à cet égard; c'est celui de Mynydd-Islywyn où le vote donna les résultats suivants :

Parents en faveur de l'enseignement du gallois	1275
Parents neutres	146
Parents contre	117

Newport, la grande ville industrielle et commerciale du comté de Monmouth, qui se trouve, du reste, en dehors des limites du Pays de Galles officiel, fut appelée à se prononcer en 1911, je crois, et l'on fit voter séparément les parents gallois et les parents anglais; la presque unanimité des premiers votèrent en faveur du nouveau programme et les 2/3 des parents anglais firent de même. A l'heure actuelle, le gallois est obligatoire dans toutes les écoles de la ville.

J'ai mentionné plus haut la formation en 1907 d'une autorité spéciale pour la direction de l'enseignement en Galles. Son chef est le célèbre O. M. Edwards, directeur de *Cymru*, magazine mensuel littéraire et artistique gallois — entièrement en gallois — et l'un des patriotes les plus actifs de la Cambrie. C'est ce Conseil Central (*Welsh Board of Education*)

qui est chargé d'examiner les élèves des écoles et de distribuer les subventions gouvernementales. Cette année (1914), le Conseil de l'Enseignement de la ville de Swansea ayant repoussé à une faible majorité l'enseignement du gallois dans ses écoles, l'Inspecteur en Chef l'a informé que, s'il persistait dans sa résolution, les subventions de l'Etat seraient substantiellement réduites.

A l'heure actuelle, et depuis quelques années, un changement remarquable a été réalisé et la langue nationale est enseignée à peu près dans toutes les écoles, c'est-à-dire dans les écoles primaires, les collèges, les écoles normales d'instituteurs et les Universités.

Au cours de mon séjour en Galles, où ma qualité de Breton m'a valu un accueil qui m'est allé droit au cœur, j'ai eu l'occasion de visiter bien des écoles de toutes sortes et d'interroger les membres du corps enseignant ainsi que les élèves et je dois dire que j'ai eu honte de la comparaison entre les écoles de mon Pays et celles du Pays de Galles.

Les méthodes d'enseignement varient évidemment en raison des circonstances locales et de la proportion de galloisants ; à Anglesey, par exemple, où tout le monde parle le gallois et où les enfants arrivent à l'école sans savoir un mot d'anglais, pendant les deux ou trois premières années de leur instruction, le gallois est la langue principale de l'enseignement. On leur apprend à lire, à écrire, à réciter, à compter, à chanter en gallois. Puis, progressivement, on leur apprend l'anglais, généralement au moyen

de tableaux commentés suivant ce que les instituteurs dénomment à tort la *méthode directe*, mais qui, en réalité, n'en est que la modification, puisque le maître se sert, avec raison du reste, du gallois pour expliquer l'anglais. Cette dernière langue est apprise sans grandes difficultés et avec plaisir; de plus, au contraire de ce qui se passe en Bretagne, *l'enfant n'est pas continuellement blessé dans sa dignité et insulté dans la langue de ses parents*. J'ai pu, d'ailleurs, me rendre compte que si l'enfant gallois aime sa langue, cela ne l'empêche nullement d'apprendre l'anglais, contre lequel il ne semble nourrir aucune hostilité.

Quand l'enfant possède suffisamment les éléments de la langue anglaise, il passe dans le cours supérieur où l'enseignement est donné en anglais, quoique toutes explications soient données en gallois, quand il convient. De plus, l'histoire et la géographie du pays sont toujours à l'honneur, les programmes exigeant avec raison que l'élève connaisse la géographie *des lieux qui l'entourent et de son propre pays*, avant d'apprendre celles des pays éloignés.

Ces livres sont très souvent bilingues; d'un autre côté, il existe des manuels de morceaux choisis pour permettre les traductions et les comparaisons, ces moyens si fructueux de développement intellectuel; en un mot, pour se servir d'un terme très juste employé par notre savant compatriote M. Vallée, dans la préface de son excellente *Méthode de Langue Bretonne*, un tel système permet de faire de véritables *humanités primaires*.

Dans les écoles où l'anglais est la langue dominante et la plus connue des enfants, on leur apprend le gallois par un système identique, en les faisant s'exercer le plus possible à la conversation par des questions appropriées.

Tous les maîtres d'école avec lesquels j'ai eu l'occasion d'échanger des impressions m'ont confié que leurs craintes du début d'un surcroît de travail avaient été heureusement trompées. Ils savaient désormais de quelles méthodes il convenait de se servir et voyaient avec joie les résultats absolument inespérés du nouveau système : intérêt plus grand des heures de classe, progrès de l'instruction générale et aussi, en particulier, de l'enseignement de l'anglais.

Ces différents points étant du plus haut intérêt, je crois bon de donner ici la traduction in-extenso d'une circulaire publiée en Décembre 1904 par le Conseil de l'Enseignement du Comté d'Anglesey et destinée aux instituteurs sous son autorité. Cette circulaire a été rédigée après consultation avec les autorités similaires du comté voisin de Carnarvon :

L'ENSEIGNEMENT GALLOIS

Le Conseil de l'Enseignement est d'avis que, dans les écoles primaires du comté, il est de la plus haute importance au point de vue de l'instruction, que la langue galloise soit utilisée et enseignée. Il considère que le moment est arrivé où l'on doit organiser le programme des écoles d'une manière qui reconnaisse complètement le fait que la grande majorité des enfants est galloisante.

Il convient d'indiquer avec quelques détails les considérations qui ont influencé le Conseil dans la préparation du projet suivant.

C'est maintenant un fait admis par toutes les personnes compétentes s'occupant de pédagogie que l'instruction des enfants doit se faire exclusivement dans leur langue maternelle. Les inconvénients du système suivi en Galles jusqu'à ce jour peuvent être mis en lumière en prenant comme exemple la classe de lecture. Dans les classes de débutants, on n'apprend à lire que l'anglais, quoiqu'on se serve beaucoup du gallois pour les explications. Au point de vue pédagogique, cette méthode est néfaste, car elle viole les principes généralement admis pour l'enseignement des langues ; c'est ainsi qu'elle a pour conséquence l'absurdité manifeste de forcer l'enfant à lire dès le premier jour une langue autre que la sienne. Il lit des mots qui n'ont aucun sens pour lui, et se voit donc refuser la compréhension du mot écrit qui lui suggérerait immédiatement des idées et stimulerait son intelligence. De cette manière, lorsqu'il a atteint l'âge de six ou sept ans, son livre ne lui apprend rien ; il ne comprend pas la langue qu'il lit et il ne peut lire la langue qu'il comprend (1). Il est clair que la première

(1) C'est là un état de choses contre lequel la reine Victoria s'était élevée. A la date du 3 Mars 1849, elle écrivait, en effet, comme suit au Marquis de Landsdowne, à ce moment Président du Conseil des Ministres : « La reine envoie à Lord Landsdowne le livre dont elle lui a parlé... A

chose à faire dans l'instruction d'un enfant est de lui enseigner intelligemment la langue qu'il parle.

Le Conseil est donc d'avis que l'on apprenne d'abord aux jeunes enfants à lire exclusivement le gallois. Il croit que ce système offre les avantages suivants :

1°) Il évite la nécessité d'employer une langue pour en enseigner une autre.

2°) Il évite la confusion de deux alphabets et de deux systèmes d'orthographe et fournit une introduction à la lecture par le moyen d'une méthode simple et logique, parce que phonétique.

3°) Grâce à la simplicité du système, l'enfant apprend à lire presque sans difficulté.

4°) Il comprend ce qu'il lit ; son livre est plein d'intérêt et évocateur d'idées ; il apprend ce que lire signifie.

5°) Quand il commence à apprendre à lire l'anglais, cette connaissance de ce que la lecture signifie le libère de la tyrannie de la lettre ; il applique instinctivement à la nouvelle langue les principes qui lui ont servi à lire la pre-

cette occasion la reine rappelle son espoir que le gaélique soit désormais enseigné dans les écoles des Highlands, aussi bien que l'anglais, car c'est réellement une grande erreur que des gens parlent constamment une langue que, très souvent, ils ne peuvent lire et que, généralement, ils ne savent écrire.... La reine pense de même que le gallois devrait être enseigné en Galles en même temps que l'anglais. »

mière. L'expérience a démontré qu'un enfant instruit de cette manière apprend à lire beaucoup plus rapidement que d'après le système erroné suivi jusqu'ici.

Ce qui vient d'être dit de la lecture s'applique également aux leçons de choses et à l'arithmétique. Les leçons de choses, dont le but est de développer les qualités d'observation et de stimuler la pensée, doivent évidemment être données au début dans la langue de l'enfant. Ses premières leçons d'arithmétique doivent se servir des chiffres qu'il a été habitué à employer en comptant des objets concrets, afin qu'il ait, dès le début, une conception exacte de ce qu'est l'arithmétique. Bref, la langue galloise doit être enseignée et utilisée, parce qu'au début elle doit nécessairement former le principal moyen d'instruction et, mieux ceci sera compris, meilleurs seront les résultats effectifs. Plus tard, l'entraînement intellectuel découlant de son emploi formera la base naturelle sur laquelle on pourra édifier une connaissance rapide et complète de la langue anglaise.

La question se pose maintenant de savoir comment et quand l'anglais doit être introduit dans l'enseignement. Sous le régime actuel, l'anglais n'est pas enseigné, mais seulement parlé aux enfants qui le comprennent fort peu. Le Conseil est d'opinion que l'on s'efforce maintenant de l'enseigner systématiquement. On devra d'abord débiter par des leçons de conversation ; la méthode directe devra être employée plutôt que la méthode de traduction, et le gallois ne sera pas employé pendant ces

leçons. Les leçons de conversation doivent commencer de bonne heure ; deux ou trois par semaine doivent être données aux débutants, et une par jour aux élèves les plus avancés. Quand les enfants ont ainsi appris à comprendre et à parler un anglais simple, et à lire le gallois avec une certaine facilité, alors seulement doit-on commencer la lecture en anglais. Les avantages de cette méthode sont évidents.

Les progrès des enfants seront rapides ; la manière de lire intelligemment qu'ils ont acquise avec le gallois, qu'ils comprennent, caractérisera également leur lecture de l'anglais, désormais intelligible à son tour et l'on entendra moins dans les écoles l'ânonnement monotone d'une lecture mécanique et incompréhensible. Le Conseil pense que, d'une manière générale, la lecture de l'anglais doit commencer au cours du second « *standard* » (classe). Il sait toutefois que les conditions varient suivant les localités, et que dans quelques écoles cette introduction peut s'opérer plus tôt. Il ne veut donc pas fixer une ligne rigide de conduite et laisse la décision de cette question à l'appréciation des directeurs d'écoles.

Le Conseil veut que la langue galloise soit enseignée non seulement dans les classes maternelles et les classes inférieures, mais pendant toute la durée des études et qu'au moins deux ou trois leçons par semaine soient consacrées à la lecture du gallois, à la rédaction en gallois et à la traduction en gallois. De plus, les prières au commencement et à la fin des heures de classe doivent être récitées en gallois ;

des hymnes doivent être chantées dans les deux langues ; les leçons d'Ecriture Sainte doivent alternativement être faites en gallois et en anglais ; des passages de l'Ecriture doivent être appris par cœur dans les deux langues ; la moitié de tous les morceaux de récitation appris par cœur doivent du reste être en gallois et cette langue doit être utilisée chaque fois que le maître le juge nécessaire. En particulier, et quoique l'anglais doit être enseigné au début par la Méthode Directe, dans les classes supérieures, les traductions de gallois en anglais peuvent fournir une aide précieuse pour la composition et la rédaction anglaises.

Le programme suivant, qui ne doit être suivi que dans ses grandes lignes, a été établi pour la gouverne des instituteurs. Le choix des livres de classe étant encore limité, le Conseil en a énuméré un certain nombre dans le programme.

Le Conseil désire qu'il soit clairement compris qu'il veut que ce programme soit suivi dans toutes les écoles, la durée des leçons étant arrangée de telle manière que le travail des maîtres n'en soit en rien augmenté. Les directeurs d'écoles doivent soumettre leurs programmes particuliers à l'approbation du Conseil deux mois au moins avant le commencement de l'année scolaire.

CLASSES	LECTURE	RECITATION
Maternelle et Elémentaire	Lettres sur tableaux Tableaux de lecture Llyfr bach II. (1) Manuels primaires ;	Llyfr adrodd
Standard I	Llyfr darllen cyntaf (2) Llyfr adrodd (3)	id.
2	Ail llyfr darllen (4) Llyfr adrodd	id.
3	Straeon o Hanes Cymru (5) Llyfr adrodd	id.
4	Cymru'r Plant (6) Llyfr adrodd	id.
5	Cymru'r Plant Llyfr adrodd	id.
6 et 7	Hanes a chân (7) Llyfr adrodd	id.

COMPOSITION ET ECRITURE	ARITHMETIQUE
Tableaux	Chiffres et tables en gallois jusqu'à 5 x 7.
Leçons de choses et trans- cription.	Tables jusqu'à 9x9 en gal- lois et en anglais. Tous les problèmes en gallois.
id., dictée en plus.	Quelques problèmes en gal- lois.
Formation de phrases et dictée.	id.
Traduction orale et rédac- tion facile.	id.
Reproduction d'histoires courtes; traduction écrite	id.
Lettres et rédactions ; tra- duction écrite.	id.

(1) Petit livre II.

(2) Premier livre de lecture.

(3) Livre de récitation.

(4) Second livre de lecture.

(5) Récits tirés de l'Histoire du Pays de Galles.

(6) « *Cymru'r Plant* » (le Pays de Galles des Enfants) est un très intéressant magazine mensuel de 32 pages, avec beaucoup de gravures et d'illustrations et auquel la plupart des écoles

sont abonnées pour le commenter en classe. Il est spécialement destiné à l'usage des enfants et contient des articles appropriés à leur âge et tendant à éveiller en eux l'amour du Beau, du Bien et de leur petite Patrie. Il ne coûte qu'un penny. Il est rédigé entièrement en langue galloise.

(7) Récits et chants. Le chant est une des matières du programme auxquelles on consacre le plus d'attention en Cambrie.

En ce qui concerne les établissements d'enseignement secondaire — il en existe 96 — le gallois y était enseigné en 1913 dans 74 écoles; les chiffres de 1898 étaient de 35 écoles sur 87; on voit le progrès. La population scolaire de ces collèges était en 1913 de 4.524 élèves et le nombre de devoirs envoyés pour l'examen écrit aux autorités centrales a été, en 1913, de 1992 en progrès sur les années précédentes. De plus, l'enseignement religieux peut être donné en gallois et les examens de cette matière passés dans cette langue; notons aussi des cours de sténographie galloise. Personnellement, j'ai remarqué avec un vif plaisir que l'enseignement du gallois dans les écoles que j'ai visitées était absolument hors de pair.

Voici du reste la traduction d'une partie des comptes-rendus de l'examineur officiel des compositions galloises. Commençons par celui de 1912 :

« La qualité des compositions galloises s'est améliorée sans discontinuer depuis trois ans, les progrès de cette année étant tout particulièrement remarquables. Il y a eu, peut-être, moins de compositions brillantes, particulièrement dans les classes avancées, mais la moyenne générale a été de beaucoup supérieure. Les problèmes des premières années — manque de considération et d'attention en ce qui concernait cette branche du programme, défaut de professeurs aptes à enseigner — ont, nous en sommes sûrs, cessé de présenter beaucoup de difficultés; la question urgente de l'avenir est la position de la langue comparativement avec

celle des langues étrangères et il importe beaucoup d'insister sur ce fait, — et cet hommage est bien dû au splendide enseignement du gallois que l'on trouve dans de nombreuses écoles — que l'étude de la langue du pays a été un instrument des plus effectifs de réelle culture. Nous doutons qu'un élève, si brillant qu'il soit dans n'importe quelle autre langue, l'anglais à part, naturellement, puisse atteindre cette facilité d'expression et cette sympathie pour la véritable vie intérieure des mots et des locutions, qui se sont récemment manifestées dans les compositions galloises. Cette excellence conduira, non seulement à une meilleure compréhension de la littérature galloise, mais aussi à son développement, comme la récente renaissance chez les écrivains de la jeune génération le démontre amplement. »

Pour 1913, l'examineur s'exprimait ainsi :

« Nous sommes heureux de déclarer que les progrès manifestes des compositions galloises des deux dernières années se sont remarquablement bien soutenus cette année. On peut, à l'heure actuelle, être assuré que les difficultés du début ont été surmontées et que la langue galloise est maintenant enseignée et étudiée aussi bien que n'importe quelle autre matière du programme. Il ne semble exister aucune raison pour laquelle, avant très peu de temps, la langue du pays et sa littérature n'aient pas en ce qui concerne la qualité de l'enseignement, un avantage distinct sur les autres branches, comme c'est, du reste, évidemment possible. Dans tout le pays, dans les régions où la lan-

gue est supposée mourir, aussi bien que dans celles où elle est très vigoureuse, on est frappé par les preuves d'un enseignement très capable et profondément enthousiaste. Il y a des écoles, évidemment, où les vieilles méthodes sont encore tenues en honneur mais, au point où nous en sommes, le contraste entre elles et celles du reste du pays est si apparent qu'une réforme de ce côté ne saurait guère être éloignée. En particulier dans l'examen supérieur les travaux présentés ont tous été d'un ordre très élevé et sont la preuve, non seulement d'une connaissance approfondie du sujet, mais aussi d'une culture réelle, qui n'est pas toujours la conséquence d'une pareille connaissance....

... Dans la catégorie supérieure, le style et la propriété des expressions idiomatiques sont réellement remarquables. »

Voici un extrait d'un autre rapport :

« On ne saurait manquer de noter avec plaisir que l'étude du gallois a fait des progrès sensibles dans les établissements secondaires et, partout où elle a été dirigée par des maîtres capables, elle a été un instrument de saine éducation... Les traductions de l'anglais en gallois et vice versa ne sauraient manquer d'avoir une influence des plus heureuses sur les études galloises et anglaises des élèves. Un autre aspect utile de l'étude du gallois est la possibilité de la joindre à celle du latin par suite des emprunts du gallois au latin, avec l'étude de l'histoire romaine et moderne et avec l'étude de la géographie galloise. A ce dernier

point de vue, l'étude des noms géographiques, locaux et autres, exciterait beaucoup d'intérêt. Avec l'étude de l'Histoire Galloise, on doit, également, autant que possible, combiner l'étude de l'archéologie locale. »

Je crois inutile d'ajouter que le gallois est enseigné dans les Ecoles Normales d'Instituteurs et dans les Universités. Dans ces dernières existent des associations littéraires où le gallois est la langue officielle et dans les concerts et soirées d'étudiants la langue et les chants nationaux sont toujours à l'honneur.

Enfin, tous les ans, la fête nationale de Saint David, le patron des Galles, est célébrée avec éclat dans toutes les écoles du pays. A cette occasion, le Conseil Central de l'Enseignement publie chaque année un livret rédigé en gallois et en anglais et dans lequel il suggère la manière de célébrer la fête nationale ainsi qu'il convient. Dans ces réjouissances scolaires où les parents sont invités, on prononce des discours patriotiques en gallois, on célèbre les gloires locales, on fait exécuter des chants patriotiques et populaires, en un mot on relie le Passé au Présent et l'on prépare l'Avenir. Aussi ne faut-il pas s'étonner des progrès considérables réalisés dans tous les domaines par ce peuple, petit par le nombre, grand par l'intelligence et le cœur.

Puisse cet exemple, une fois compris, être suivi en Bretagne et ailleurs dans l'intérêt commun des deux Patries, la Petite et la Grande !

DIALECTE DE TRÉGUIER

Imprimerie-Librairie de RENÉ PRUD'HOMME.

Livres d'Études de l'Abbé LE CLERC

GRAMMAIRE BRETONNE, 2^{me} Édition, revue
et augmentée.

EXERCICES BRETONS, (thèmes, versions,
mots groupés par le sens, lexiques). **3 fr.**

DIALECTE DE VANNES

Livres d'Études de MM. GUILLEVIC et LE GOFF

GRAMMAIRE BRETONNE, 2^{me} Édition, revue
et augmentée..... **2 fr. 25**

Votre grammaire bretonne marque un véritable progrès sur les autres. Vous pouvez compter que je la recommanderai chaudement. (J. LOTH).

L'influence légitime des nouveaux grammairiens débarrassera désormais nos écrivains de toute hésitation purement orthographique. (E. ERNAULT, professeur à la Faculté des Lettres de Poitiers).

—
Livet kaer, moulet freaz eun dentasion eo d'al lagad... Ar c'henteliou a zo ennan a zo talvoudek bras da gement-hini a laka e boan da anaout penn-da-benn hon iez koz. (COURRIER DU FINISTÈRE).

EXERCICES BRETONS, avec vocabulaires
copieux..... **2 fr. 25**

CORRIGÉ DES EXERCICES. **1 fr. 25**

**VOCABULAIRES BRETON-FRANÇAIS et
FRANÇAIS-BRETON**..... **3 fr.**

Si vous voulez apprendre *rapidement et correctement* la LANGUE BRETONNE, demandez

La Langue Bretonne en 40 Leçons

de François VALLÉE,

publiée par l'Imprimerie St-Guillaume, Boulevard
Charner, Saint-Brieuc et en vente dans toutes les
librairies bretonnes.

Un beau volume de plus de 200 pages,
prix..... 3 fr.

Du même auteur, en collaboration avec Meven
Mordiern,

Notennou diwar-benn ar Gelted koz

série de brochures très intéressantes en breton
littéraire sur le passionnant sujet de l'Antiquité
Celtique, étudiée d'après les plus récentes décou-
vertes, chaque brochure, franco.... 0 fr. 35

